

séduire le lecteur, comme ce serait le cas dans un récit purement littéraire, mais, un peu comme Michelet l'avait fait avec la Révolution française, elles sont mises ici au service de l'histoire pour faire renaître le passé et nous le rendre immédiatement présent. Cette évocation très réussie des « ombres » ou des « âmes des morts » est encore renforcée par la riche iconographie qui donne son titre à l'ouvrage et qui nous permet presque de « toucher » les combattants de Verdun.

Franck SCHWAB

1939-1945



⇒ **Gilles VERGNON & Yves SANTAMARIA** *Le syndrome de 1940. Un trou noir mémoriel ?*, Paris, Riveneuve éditions, 2015, 301 p., 24 euros. Sans index.

Voici les actes d'un colloque organisé par deux enseignants-chercheurs des IEP de Lyon et de Grenoble en janvier 2014. Comme l'affirme clairement le titre, l'objectif est de revenir sur la défaite de 1940, sur sa mémoire traumatique et sur la manière dont elle s'est ensuite diffusée par différents canaux mémoriels dans la société française. Prenant en compte l'abondante production historiographique et les apports récents de la recherche, ce colloque cherche à mieux cerner la « légende noire », « dominante en France et à l'étranger » selon les deux organisateurs, qui s'est constituée dès 1940. Quatorze historiens et trois historiennes ont pris part à ce travail de relecture du syndrome de 1940 par des études sectorielles ou plus globales.

L'ouvrage est organisé en trois parties. La première partie, « interpréter la défaite », présente six études avec d'abord une mise au point centrée sur la dimension proprement militaire de la « bataille de France » « à l'aune de l'historiographie récente » en traitant des matériels, des chefs, de la straté-

gie et de l'expérience combattante. Sur toutes ces questions, le hiatus entre la mémoire collective et les apports de la recherche est flagrant. Puis, à travers leurs écrits, une étude cerne la perception de la défaite des chefs de certains mouvements de Résistance. Mettre en question l'unité mystique de la nation prônée par Vichy face au « désastre » était un combat qui n'était pas gagné d'avance d'autant plus que la tentative de récupération politique déployée par le régime se heurtait aux aspirations de réforme de nombreux pionniers de la résistance qui rejetaient la Troisième République, surtout dans les mouvements de droite. Progressivement, la déculpabilisation vis-à-vis de la défaite et le combat contre les Allemands et Vichy réveillent le sentiment républicain et réhabilitent une République devenue bouc émissaire. Les regards sur la défaite de 1940 du général de Gaulle, de l'opinion catholique sur la longue durée (de 1940 à 2010) et de certaines forces politiques illustrent l'évolution des perceptions de l'événement après la guerre, aussi bien du côté de l'extrême droite qui révisé « le passé » en fonction de ses combats du moment que des « gauches révolutionnaires ». Cette analyse concerne le PCF et des groupes trotskistes dans un va et vient entre leurs positions pendant la guerre et après.

La seconde partie ouvre sur « la bataille du souvenir ». Deux textes s'interrogent sur la faible place dans le discours politique et lors des commémorations de la défaite proprement dite. Traumatisme et enjeux mémoriels restent en marge, de la Libération à la mort de Georges Pompidou. S'il y a bien un « syndrome » diffus et durable, au niveau présidentiel les commémorations sont faibles en 1980, en hausse mais avec un faible écho public en 1990, et quasiment absentes au sommet de l'État en 2000 et 2010. Trois études éclairent les thèses « du complot et de la trahison », le rôle des associations d'anciens combattants de 1940 dans « la bataille » de la reconnaissance et

du souvenir (plaques, monuments) et la place que ces journées occupent dans la littérature française sous l'Occupation et après. Enfin, une assez surprenante étude s'intéresse aux analyses d'un certain F.-O. Miksche, un officier tchécoslovaque qui s'est battu en 1940 et a intégré l'armée française après 1948 devenant un spécialiste de l'emploi tactique de l'arme atomique. Au milieu des années 1950, pour illustrer ses thèses, ce théoricien militaire opère une relecture « nucléaire » de la campagne de France de 1940. Comment aurait-on utilisé l'arme atomique ?

La troisième partie interroge la Défaite vue d'ailleurs, de l'Outre-mer et de l'étranger. Le point de vue des « indigènes » en Algérie est d'abord analysé en essayant d'en mesurer le choc et l'impact sur le nationalisme algérien et en apportant d'utiles précisions sur l'ampleur de la participation des Algériens à la guerre. La question de la protection des archives, de leur évacuation mais aussi des pertes et des spoliations, est posée dans une étude comparée de la France en 1940 et de l'URSS en 1941. Élément intéressant, les archivistes se préoccupent sous les occupations de constituer de nouvelles archives afin de permettre l'écriture de l'histoire de ces Années noires. Enfin, deux articles traitent de « 1940 vu d'Italie » ainsi que des réactions américaines à la débâcle française. Au final, il n'y a pas de « trou noir mémoriel » mais des interprétations qui ont évolué dans le temps et selon les médias. Un peu disparates du fait d'approches et de méthodologies différentes, ces études font un point d'étape tout en ouvrant de nouvelles pistes de recherche sur un moment clé de notre histoire contemporaine.

Christian BOUGEARD

⇒ **Christian JOUVENOT, Claude Simon**, *survivant à un massacre en mai 1940. L'identification au père inconnu*, Paris, L'Harmattan, 2015, 264 p. - 26,50 euros.

On ouvre ce livre en se demandant

s'il n'est pas arrivé par erreur au secrétariat d'*Historiens & Géographes*. De fait il concerne un des géants de la littérature française du XX^e siècle, Claude Simon (1913-2005), lauréat du prix Nobel de littérature en 1985, et il est rédigé non par un professionnel de l'histoire, mais par un psychanalyste, ancien membre de la Société Psychanalytique de Paris. Cependant, on le referme convaincu que cet ouvrage exigeant peut néanmoins rendre les plus grands services aux enseignants des lycées et des universités.

En effet, cet ouvrage n'est pas une biographie classique d'un écrivain, ni même l'analyse académique de son œuvre littéraire, mais une étude très fine sur la manière dont Claude Simon a rendu compte dans ses livres, et plus particulièrement dans la *Route des Flandres* (1960), d'un épisode traumatisant de son existence, le 17 mai 1940, qui ne peut qu'intéresser l'enseignant. Ce jour-là, en effet, son régiment est quasiment anéanti par l'offensive allemande et le jeune dragon n'échappe à la mort que par miracle. Par la puissance des mots, il parvient à rendre compte à son lecteur de la violence de la guerre, de son absurdité, de sa folie meurtrière et de la panique qu'elle suscite, sur le moment, en lui : hommes et chevaux errent dans la campagne et servent de cibles faciles à l'ennemi. Quelques extraits de la *Route des Flandres* peuvent ainsi montrer à nos élèves la guerre non sous un jour héroïque ou banal, mais comme une expérience physique terrifiante où l'individu est pris dans un piège implacable d'où il ne peut sortir vivant.

Cette aventure fut pour Claude Simon d'autant plus tragique qu'il la subit à peu près à l'endroit où, le 27 août 1914, dès les premiers jours de la Grande Guerre, son père fut tué. Occasion de rappeler à nos élèves que, dans la seconde quinzaine du mois d'août, lors des désastreuses batailles aux frontières, l'armée française perd en quatre jours 140.000 hommes, dont 40.000 entre le 20 et le 23 août,

une hécatombe sans précédent dans l'histoire militaire nationale.

Mais la présence obsédante de la guerre ne se limite pas, chez Simon, aux deux conflits mondiaux. Grâce aux archives familiales, il associe son expérience personnelle de mai 1940 à celle de son ancêtre maternel Jean-Pierre Lacombe-Saint-Michel (1751-1812), qui connut un destin politique - il fut un conventionnel régicide - et militaire - général d'artillerie de la Révolution et de l'Empire - fascinant, et qui est le héros central des *Géographiques*, une des œuvres majeures de Claude Simon, parue en 1981.

Ainsi, grâce à ses nombreuses citations et à ses orientations stimulantes, ce livre offre de nombreux pistes à l'enseignant. En premier lieu, un témoignage hallucinant sur la manière dont la guerre fut vécue au printemps 1940 par un rescapé hagar. Ensuite une interrogation, dont l'historien peut faire son miel. A la fin de la *Route des Flandres*, Claude Simon se demande : « Comment était-ce ? Comment savoir ? » Une question qui est familière à tout chercheur. Enfin, cette œuvre qui, avec l'évocation de la bataille de Pharsale entre César et Pompée, se projette jusqu'au cœur de l'Antiquité, pose implicitement comme principe de base que la guerre fut longtemps la clef de compréhension des sociétés humaines. Ce postulat, que l'historien peut valider, est-il réellement obsolète dans le monde où nous vivons ?...

Christian AMALVI

CINQUIÈME RÉPUBLIQUE



⇒ **Jean FAVIER**, *Les palais de l'histoire*, Paris, Seuil, 2016, 780 p., chronologie de la vie de l'auteur, bibliographie du même, index, 19 photographies hors texte, 34 euros.

Jean Favier est décédé en 2014. Aussi, recevoir un livre de lui au début 2017 constitue a priori une bonne surprise.

Quelque manuscrit d'un ouvrage historique comme il en écrivit tant et qu'il n'aurait pu terminer (le dernier remonte à 2012) ? Il en a écrit vingt-huit, à se limiter à ceux dont il est le seul auteur. Mais la perspective d'une lecture intéressante pour le médiéviste s'arrête vite.

Né en 1932, élève de l'École Nationale des Chartes de 1952 à 1956, Jean Favier est d'abord un chartiste, qui tenait un journal pour en faire des mémoires au soir de sa vie. Ses enfants ont décidé de les publier en y ajoutant des notes autobiographiques éparées.

On ne saurait contester, bien au contraire, les qualités d'historien de Jean Favier. Il a enseigné à l'Université, notamment à la Sorbonne, où il fut l'un des pères fondateurs de l'Université Paris 4 (Paris-Sorbonne). Par ailleurs et surtout, du moins à ses yeux, il fut directeur général des archives de France de 1975 à 1994, puis le premier président de la Bibliothèque Nationale de France de 1994 à 1997, inaugurant aux côtés de François Mitterrand les nouveaux bâtiments qui portent aujourd'hui le nom du défunt Président de la République. Ce fut donc un grand serviteur de l'État. Les mémoires qu'il a rédigées à fin de publication portent exclusivement sur ces deux directions, dont la première fut marquée par la rénovation des anciens bâtiments des Archives Nationales et la construction de nouveaux, même s'il ne s'occupa pas des plus récents édifiés à Pierrefitte, pour ne rien dire de la loi sur les archives de 1979, dont il s'attribue, sans doute à juste titre, l'inspiration principale. Cette partie est intéressante, même si ce farouche anti-communiste n'avait pas le goût de l'autocritique. Elle est peut-être exagérément fragmentée, même si elle est bien organisée, de plus émaillée de quelques épisodes savoureux. On s'aperçoit que l'archiviste était devenu un observateur amusé, mais aussi actif, des rotations rapides des cabinets du ministère de la culture, qui, hormis la période d'André Malraux, trop ancienne pour Jean Favier, et celle de Jack Lang, qui n'a pas accordé à